



HAL
open science

Le PKK, vecteur d'émancipation des femmes kurdes de Turquie ?

Caroline Guibet Lafaye

► **To cite this version:**

Caroline Guibet Lafaye. Le PKK, vecteur d'émancipation des femmes kurdes de Turquie ?. Recherches sociologiques et anthropologiques, 2023, 54 (1), pp.95-123. 10.4000/rsa.6038 . hal-04345708

HAL Id: hal-04345708

<https://hal.science/hal-04345708v1>

Submitted on 14 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le PKK, vecteur d'émancipation des femmes kurdes de Turquie ?

Caroline Guibet Lafaye *

Les médias et les travaux universitaires ont porté un intérêt accru aux combattantes kurdes depuis les années 2000 sans toujours s'appuyer sur des données primaires. Afin de comprendre si cet engagement coïncide avec un processus d'émancipation, nous avons réalisé une enquête de sociologie qualitative auprès de 28 combattantes du *Partiya Karkerên Kurdistan* (PKK). L'originalité de la recherche est double. Il s'agit d'une part d'aborder la question de l'émancipation en tant que telle plutôt que celle de l'égalité ou des rapports de genre. Elle consiste, d'autre part, à l'envisager non pas à partir d'une étude des discours officiels du parti, mais des récits rétrospectifs des militantes. Cette perspective permet de saisir les limites de l'appropriation du discours officiel de la libération ainsi que sa portée dans les trajectoires individuelles d'engagement et les récits de soi des combattantes. Si le poids des rapports de genre dans la société patriarcale intervient dans les décisions d'engagement de la deuxième génération de militantes, la théorie de la Femme libre n'intervient que dans les discours de justification de la dernière génération de femmes engagées.

Mots-clés : PKK, Kurdes, terrorisme, émancipation, théorie de la Femme libre.

I. Introduction

La visibilité médiatique des combattantes du PKK (*Partiya Karkerên Kurdistan*) et des YPJ (*Yekîneyên Parastina Jin*, Unités de protection de la femme liées au Parti de l'union démocratique [PYD]), du fait de leur participation directe, voire en première ligne contre l'État islamique (EI), a contribué à attirer l'attention sur un phénomène pourtant ancien dans le monde kurde. Dès les années 1990, des femmes ont intégré les unités combattantes de la guérilla kurde. Le PKK n'est pas précurseur dans le domaine contrairement à une idée circulant communément. Au plan

* CNRS, Univ. Toulouse Jean Jaurès (UMR 5193 - Lisst), 5 allées Antonio Machado, 31058 Toulouse, caroline.guibetlafaye@univ-tlse2.fr ou c.guibetlafaye@wanadoo.fr.

Nous remercions vivement les relecteurs et relectrices de la revue *Recherches sociologiques et anthropologiques* pour leurs précieuses remarques et leurs suggestions bibliographiques qui ont permis d'enrichir judicieusement le texte initialement soumis.

mondial, dans les années 1980 des centaines de femmes salvadoriennes se sont engagées dans le Front Farabundo Martí de libération nationale (FMLN), mouvement armé de guérilla révolutionnaire luttant contre l’État salvadorien oppressif. Ce phénomène est commun en Amérique latine puisqu’on le retrouve aussi bien dans les guérillas péruviennes du Sentier Lumineux que dans le Mouvement Révolutionnaire Tupac Amaru (MRTA). Ainsi durant les années 1980-1990, la participation féminine s’élève à 40 % de la militance sendériste (Romero Delgado/Fernandez Villanueva, 2011). De même, dans le monde kurde, le Komala (*Komalay Shorshgeri Zahmatkeshani Kurdistanî Iran* - Comité des Révolutionnaires du Kurdistan d’Iran) est le premier parti kurde à avoir intégré des femmes dans sa guérilla dès la fin des années 1970 et surtout à partir de 1981 en tant que *peshmergas* (Karimi, 2020). Ces mouvements révolutionnaires d’inspiration marxiste-léniniste se distinguent par une participation des femmes qui avoisine, dans les époques où elles sont les plus présentes, les 40 %, qu’il s’agisse des groupes d’Amérique du Sud cités, mais également des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) ou de l’Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) ou encore des mouvements kurdes évoqués. Du point de vue des effectifs et en dépit de la visibilité qui lui a été conférée, il n’y a pas de spécificité du PKK en la matière.

Le quatrième article du programme de 1984 du Komala pour l’autonomie du Kurdistan souligne l’importance de «la pleine égalité des hommes et des femmes dans tous les droits et l’abolition de la discrimination selon le sexe» (Karimi, 2020 : note 9). Le PKK n’est donc pas pionnier de la promotion de l’égalité dans les rapports de genre dans le monde kurde quoique cette question ait fait l’objet d’importants développements théoriques au sein du Parti. En effet, la critique par A. Öcalan des structures familiales patriarcales traditionnelles s’est amorcée dans les années 1980. Elle visait le statut subordonné des femmes au sein de la famille et les rôles sociaux de sexe qui assignaient les femmes au *namus* (honneur) et les hommes au devoir de le protéger. Ces critiques ont ensuite été publiées dans le recueil *Woman and Family Question* (Öcalan, 1992a). L’ouvrage articule, d’une part, la critique de l’inégalité des sexes et des structures familiales, instituant la domination des femmes, à la critique des classes dominantes kurdes, d’autre part. L’oppression des Kurdes n’étant pas simplement d’ordre social, politique et économique, mais liée à la famille patriarcale, il devient nécessaire, selon Öcalan, de se détourner des liens familiaux afin de créer une «kurdicité nouvelle (et libre)» (Öcalan, 1992a).

Au-delà du souci et de la promotion de l’égalité, c’est la question de l’émancipation du peuple kurde ainsi que des femmes kurdes que soulèvent les textes d’Öcalan. Dès lors, les pratiques au sein d’une organisation comme le PKK demandent à être reconsidérées. L’hypothèse selon laquelle l’intégration dans une organisation clandestine armée est vectrice d’émancipation interroge sous un double aspect au moins. D’une part, les détracteurs d’Öcalan n’ont pas manqué de souligner le rôle instrumental

de son intérêt pour l'émancipation des femmes kurdes, à partir de la fin des années 1980, dans le but de favoriser leur recrutement au sein de la guérilla. D'autre part, on peut s'interroger sur les possibilités émancipatrices qu'offrent les conditions de vie dans la guérilla, sachant qu'elle suppose la rupture avec les liens familiaux et la vie civile, mais également l'insertion dans un ordre hiérarchisé et militaire fortement structuré.

Afin d'explorer le vécu et la réappropriation du paradigme de l'émancipation parmi les combattantes du PPK, nous avons mené une enquête de sociologie qualitative qui nous a permis de nous entretenir avec 28 femmes du Parti. Le propos est original dans la mesure où nous avons centré notre intérêt, non pas sur la dimension paritaire ou égalitaire des rapports de genre, mais sur celle de l'émancipation, en nous appuyant non pas exclusivement sur la production de la littérature officielle du Parti, mais sur les récits et témoignages des combattantes. Les récits biographiques recueillis permettent ainsi de cerner la façon dont se voit approprié – ou pas – le discours de la libération des femmes. Ils sont l'occasion de saisir le rôle de ce discours dans les parcours individuels d'engagement et les justifications de ce dernier. Les récits de soi des combattantes dévoilent le poids des rapports de genre, au sein de la société civile turque et kurde, dans les décisions d'engagement tel qu'on peut l'appréhender *a posteriori* et dans la construction de soi rétrospective, influencée par leur formation idéologique au sein du Parti.

Afin de mener cette analyse, nous exposerons dans un premier temps la méthodologie de l'enquête réalisée. Nous envisagerons ensuite les caractéristiques sociodémographiques des trois cohortes de femmes qui se sont engagées au PKK des années 1980 à nos jours. Enfin, nous suivrons l'évolution diachronique du rôle du paradigme de l'émancipation dans les processus d'engagement au féminin.

II. Étudier les femmes kurdes combattantes

A. Une préoccupation académique récente

L'intérêt académique pour les femmes kurdes s'est d'abord déployé à partir du prisme du nationalisme (Mojab, 2001a) auquel les études kurdes ont rarement échappé. Il s'est agi, en particulier, d'envisager la place des femmes dans le mouvement nationaliste, la relation complexe et conflictuelle entre nationalisme et féminisme (Mojab, 2001b ; Klein, 2001), mais également d'appliquer la critique du genre à la compréhension du nationalisme kurde. En particulier,

les chercheuses féministes ont apporté une contribution importante aux études sur le nationalisme en démontrant que le genre, les rôles et les significations attribués à la féminité et à la masculinité, jouent un rôle constitutif dans la construction des fictions nationalistes (Çağlayan, 2012 :4).

Lorsque le prisme n'est pas celui du nationalisme, les recherches sur les femmes s'intéressent à leur statut de victimes de la violence, qu'elle soit

familiale, domestique (Voller, 2014) ou due à la guerre et à ses conséquences (Mojab, 2000, 2004). Il existe cependant quelques travaux sur la participation des femmes aux mouvements politiques kurdes (Hardi, 2013 ; Çağlayan, 2020), mais qui insistent aussi sur l’incapacité du mouvement nationaliste kurde et du mouvement féministe turc à reconnaître pleinement et à faire une place aux femmes kurdes en tant que telles (Yüksel, 2006). Font exception les travaux de Rostampour montrant, à partir de 50 entretiens qualitatifs, que «les femmes combattantes du PKK choisissent, en connaissance de cause, l’acte de transgression, ouvrant ainsi la possibilité d’une capacité d’agir et d’une autoréalisation subjective» (Rostampour, 2020 :71).

Le double aspect de victimes et d’actrices de la participation politique émerge néanmoins d’études de la place des femmes dans la guerre (Hamelink *et al.*, 2018). Cette perspective autorise à considérer leur résistance et leur action en tant que combattantes et activistes féministes. Du côté des organisations armées clandestines, les recherches sur la place qu’y ont prise les femmes sont numériquement moins nombreuses que les travaux consacrés à ces groupes eux-mêmes. Néanmoins ces recherches ont étudié les formations clandestines de l’ensemble des régions du Kurdistan. Ainsi plusieurs travaux récents se sont intéressés à l’articulation des rapports de genre dans une perspective organisationnelle au sein du PKK (Çağlayan, 2020 ; Grojean, 2013). Ils ont souligné la restructuration des rapports de pouvoir due à l’entrée d’importants contingents de femmes au sein de la guérilla du PKK, c’est-à-dire la renégociation des rôles masculins et féminins ainsi que la «refonte des hiérarchies». La perspective d’étude de genre adoptée sur les formes organisationnelles de la guérilla a été approfondie par la mise en évidence du rôle joué par l’organisation en non-mixité des combattantes kurdes comme un outil de subjectivation politique (Guillemet, 2017). Elle a également souligné les difficultés, contraintes et discriminations rencontrées par les combattantes au sein de leurs groupes, notamment dans le Komala (Karimi, 2020), l’intégration des femmes ayant supposé de leur part la mise en œuvre de “stratégies” pour être acceptées par les combattants masculins.

La question de l’égalité de genre ainsi que l’interaction entre participation des femmes et évolution du discours idéologique au sein du Parti (Çağlayan, 2012) constituent le cœur des études sur la place des femmes au sein des mouvements clandestins kurdes. Le plus souvent, ces travaux ont porté leur attention sur le principe de l’égalité des genres à l’exclusion de tout autre principe ou dimension. Ils traitent rarement du rapport des femmes combattantes à la violence politique (Grojean, 2019).

B. Méthodologie

Notre analyse repose sur une enquête réalisée entre mars 2016 et mars 2017 par une équipe de recherche, composée de chercheurs/chercheuses

français·es, kurdes et turcs/turques. Elle s’inscrit dans un programme international plus large d’étude des mouvements d’extrême gauche et de libération nationale en Europe occidentale et au Moyen-Orient. L’enquête n’a pas été réalisée dans une perspective d’étude de genre, mais nous a conduits à rencontrer à la fois des femmes et des hommes, respectivement (28 femmes pour 36 hommes pour le terrain kurde). Ils et elles sont désigné·e·s ci-dessous de façon anonymisée. Bien que peu nombreuses, il s’avère néanmoins possible d’isoler les femmes de ce groupe et de procéder à une étude spécifique de leurs discours. Cette restriction s’impose afin de considérer la question de l’émancipation des femmes combattantes et la place, dans leur parcours, du discours idéologique proposé par le Parti sur ce point. Les femmes ont été contactées soit directement, notamment pour celles qui avaient quitté le Parti, soit par la méthode “boule de neige” (Laperrière, 1997)¹. Les interviewées sont nées entre 1966 et 1994. Toutes les femmes rencontrées sont originaires de Turquie. Ce choix méthodologique a été opéré à des fins d’homogénéisation du groupe d’enquêté·e·s et pour des raisons de pertinence quant à l’étude du contexte macrosocial et historique de la Turquie. Les entretiens ont été enregistrés, entièrement transcrits et traduits. Ils ont duré entre 42 minutes et plus de 3 heures, pour une moyenne de 76 minutes par entretien. Ils ont tous été menés en face-à-face, en turc ou en kurde (Kurmanji) en zone irako-kurde. L’annexe 1 présente la liste des répondantes et leurs caractéristiques sociodémographiques.

La collecte de données primaires a été complétée par une étude systématique des documents écrits publiés par le PKK. Le recueil des données primaires et l’utilisation des archives ont été associés à une étude des sources contemporaines, à la consultation de documents gouvernementaux et non gouvernementaux et de toute source sur le sujet en anglais et en français. La triangulation de documents provenant de plusieurs sources a permis de contextualiser les propos des enquêtées sur le rôle de la famille, des réseaux, des amis, sur les événements transformateurs qu’ils et elles ont vécus dans leur trajectoire. Elle permet également de mettre en perspective leur discours en considérant leur place et leurs fonctions dans le groupe clandestin. Enfin, en comparant les trajectoires biographiques et les autobiographies, il est possible d’identifier des dimensions de la mémoire collective communes à certains groupes de répondants.

C. Trois cohortes d’engagement dans le PKK

Dans l’enquête réalisée, nous avons pu mettre en évidence trois cohortes d’engagement clandestin au sein du PKK (Guibet Lafaye, 2023) correspondant à des étapes historiques d’évolution aussi bien du contexte macrosocial de la Turquie que de transformations mésosociales du Parti.

¹ Cette méthode consiste à demander à chaque personne interrogée des contacts avec d’autres individus susceptibles d’entrer dans le cadre de l’enquête. Toutefois dans les zones géographiques sous contrôle du PKK, nous avons eu la possibilité de privilégier un recrutement respectant une diversité de profils en termes de sexe, d’âge, d’origine provinciale associée à la condition de naissance en Turquie.

La première coïncide avec les premières années d’émergence du Parti (1978-fin des années 1980), la deuxième correspond à une période d’intensification du conflit entre l’État turc et les mouvements de revendications kurdes au cours des années 1990. La troisième s’initie à la suite de l’arrestation d’A. Öcalan le 15 février 1999. Il demeure pertinent de prendre en compte ces cohortes dans la mesure où le discours idéologique sur la place des femmes et leur émancipation connaît des évolutions historiques dans le PKK liées à cette périodisation.

Nous n’avons rencontré qu’une femme participant à la première cohorte, l’engagement féminin, au sein du Parti dans les années 1980, étant limité. Quelques exemples sont demeurés célèbres, telle l’ancienne épouse d’Öcalan, Kesire Yıldırım, ou Sakine Cansiz, qui participa à la fondation du PKK en 1978 et qui fut tuée à Paris en 2013 avec Fidan Dogan et Leyla Saylemez. En revanche, on compte respectivement 15 et 12 membres de la deuxième et de la troisième cohortes au sein des femmes rencontrées.

La distinction entre ces cohortes est utile pour souligner les différences dans les modalités d’intégration dans le Parti. L’unique femme de la première génération rencontrée a rejoint la guérilla en 1989 à 23 ans, mais a quitté le PKK en 2004 à un moment d’évolution de la ligne directrice du Parti quant à ses objectifs : l’indépendance du Kurdistan étant délaissée au profit d’un projet d’autonomie démocratique. Il semble que la première génération qui a créé ou intégré le PKK soit plutôt des femmes ayant suivi un parcours universitaire. Tel est au moins ce qu’on peut déduire à partir du faible nombre d’enquêtées issues de cette génération. Au fil des années, les femmes s’engagent dans la guérilla à un âge tendancielle plus avancé. Ainsi au cours des années 1990, qui sont celles de la massification de l’engagement au sein du mouvement, les femmes intègrent la guérilla très jeunes, *i.e.* mineures (en moyenne vers 15 ans). Cette précocité s’explique notamment du fait de la nécessité, pour ces jeunes femmes, de réaliser cette «bifurcation biographique» (Tarragoni, 2012 :116) avant d’être mariées. L’augmentation de l’âge de l’entrée dans le Parti amorce une nette évolution au début des années 2000 à partir desquelles les femmes qui rejoignent le mouvement ne sont plus mineures. Bien que certaines mineures nourrissent encore des velléités d’intégration, elles sont minoritaires, alors qu’elles étaient très nettement majoritaires dans la deuxième cohorte. L’évolution stratégique du Parti, délaissant le combat pour l’indépendance, a pu avoir une incidence, d’une part, sur l’afflux de volontaires au sein du mouvement, mais d’autre part sur l’âge de ceux-ci, femmes comprises.

L’évolution de l’âge d’entrée dans la guérilla se double d’une évolution de l’incidence de l’environnement familial sur les trajectoires des recrues. Il est commun de considérer le rôle de la socialisation primaire au sein d’un espace familial politisé ou sensibilisé à une cause sur les engagements partisans des enfants (Pagis, 2014 ; Fillieule *et al.*, 2018). Cette sensibilité se décline, pour le mouvement kurde, selon différentes dimensions qu’elles soient d’ordre ethnique ou politique. Cette sensibilité présente des

nuances selon qu'il s'agit d'une proximité ou d'une sensibilité "patriote" ou bien d'un engagement partisan effectif. Si les femmes des trois cohortes sont majoritairement issues de familles caractérisées par une sensibilité "patriote", une évolution temporelle se note toutefois quant à la prégnance de l'origine alévie. Alors que les premières cohortes accueillent davantage de femmes issues de familles alévies, cette caractéristique tend à s'effacer vers les années 2000. Cette tendance n'est toutefois pas propre aux militantes. Elle se retrouve également du côté masculin. En revanche, il semble que les combattantes soient davantage issues de familles patriotes ou ayant eu des membres engagés dans le PKK que les combattants². De même, davantage que les hommes, les femmes ont fait l'expérience des visites de prisonniers, membres de leur famille. Ces visites ont été pour elles l'occasion de subir, très jeunes, des humiliations et la violence symbolique des forces de sécurité turques. Comme les hommes, elles ont été témoins des violences dans les villages du sud-est de la Turquie dans lesquels elles ont grandi. On peut également souligner que l'engagement politique, à strictement parler – et pas seulement la sensibilité patriote dans des partis de la gauche socialiste turque par exemple –, des familiers est moins présent dans les familles des combattantes que dans celles des hommes engagés dans le PKK³.

Cette sensibilité politique ou patriote ne facilite pas systématiquement l'engagement des femmes dans la guérilla. Sur ce point, on ne peut considérer que «l'engagement est indistinctement facilité quand la famille est elle-même "patriote", c'est-à-dire sensibilisée à la cause» (Grojean, 2019 :149). Le parcours des femmes suppose, pour «se battre contre l'État», de d'abord «se battre contre sa famille». Beyza en témoigne :

L'ennemi te menace, ils essaient de t'éradiquer en te tuant, en t'arrêtant, la famille essaie aussi de t'éradiquer. Peu importe ô combien ta famille est patriote, elle essaiera toujours de t'y empêcher par la pression. Étant donné que tu n'acceptes pas ça, tu es dans le système, tu combats à la fois l'ennemi et ta famille. Mais combattre avec la communauté nécessite aussi énormément de force et ça ne te suffit pas. Comme tu ne peux pas vivre comme tu le veux, tu es obligée de trouver une autre voie. Les rangs du PKK étaient, pour moi et dans ma quête, le lieu le plus proche pour changer la société et être vraiment utile à la communauté.

Les femmes se heurtent aux représentations des rôles assignés au féminin et au masculin qui compromettent les engagements politiques et leur émancipation. Les obstacles aux engagements féminins sont plus nombreux que ceux auxquels les hommes sont confrontés. On ne peut donc conclure qu'«il n'y a aucune différence de nature entre trajectoires masculines et féminines» quand bien même elles pourraient «être analysées avec les mêmes outils théoriques» (Grojean, 2019 :149).

² Cette conclusion qui peut être tirée de notre enquête qualitative demanderait à être vérifiée sur un échantillon statistique.

³ Là encore cette hypothèse demanderait à être validée à partir de données quantitatives.

Tout comme la courbe de l’âge connaît des fluctuations selon les générations de femmes engagées, leur origine géographique varie. Les femmes fondatrices ainsi que celles de la première cohorte sont majoritairement issues de villes où elles ont mené des études universitaires – comme nous le verrons – ainsi qu’un engagement politique avant leur entrée dans le Parti. Ces femmes, dotées d’un niveau universitaire et qui ont mené une longue carrière au sein du PKK en sont souvent devenues cadres. En revanche les femmes, plus nombreuses, des cohortes ultérieures sont majoritairement nées en province voire en zones rurales. Sur ce point et du fait des formes organisationnelles développées par le PKK, on peut noter une évolution temporelle notable entre les années 1970-1980 et la décennie ultérieure. Pour la première génération, les femmes vivant en ville bénéficient de davantage de ressources autorisant un investissement politique que les femmes des campagnes ou de la province n’ont pas connu. Elles jouissent le plus souvent d’un meilleur accès à l’éducation, de possibilités accrues d’interactions hors de l’espace familial et de davantage de mobilité spatiale (Shahidian, 1997 :16). Cette partition géographique explique le très jeune âge d’engagement des femmes issues de zones rurales (Sofiana⁴, Lilas, Rosalina, Yasmin, Victoria) à la différence de celui de la première génération. Parmi ces dernières, l’environnement social est souvent décrit par les femmes de cette deuxième génération comme marqué par le poids de la féodalité (Vickie, Sostrate, Yasmin⁵). Yasmin, par exemple, souligne que le mariage précoce des filles a joué un rôle décisif dans sa trajectoire militante. Le contexte social dans lequel elle a évolué est partagé entre la tradition islamique (patriarcale) et un héritage kurde qu’elle décrit comme matriarcal.

Corrélativement, les femmes de la deuxième et de la troisième générations affichent globalement un niveau d’études universitaires moins élevé que celui de la première⁶. Le PKK émerge d’une initiative portée par des étudiants d’Ankara tels Kemal Pir, Haki Karer et Duran Kalkan. Les différences de trajectoire entre les hommes et les femmes ne sont donc pas de nature qualitative, mais plutôt quantitative (*i.e.* concernant le nombre de femmes ayant rejoint le mouvement dans les premières années de son existence). Cette différence reflète plus généralement un phénomène social de moindre participation des femmes à la vie socio-politique dans les années 1970 en Turquie (comme en Occident) plutôt qu’un phénomène mésosocial caractéristique du PKK. On observe en outre une seconde évolution majeure dans le niveau d’éducation et la formation académique ou scolaire des femmes engagées dans le PKK entre les années 1990 et les années 2000. Plusieurs facteurs l’expliquent. Il s’agit, d’une part, de la plus faible scolarisation des filles en Turquie au cours des années 1990, en

⁴ Son frère avec qui elle faisait déjà la milice du village est tué. Elle rejoint la guérilla et reconnaît l’impact du facteur émotionnel dans son engagement.

⁵ Elle évoque le mariage précoce des filles. Elle a vécu dans un contexte social partagé entre la tradition islamique (patriarcale) et kurde qu’elle décrit comme matriarcale.

⁶ Les femmes ayant eu un parcours universitaire sont Bia (C 2) puis Alexia et Primevère (C 3).

particulier dans les zones à majorité kurde. D'autre part, la place traditionnelle dévolue aux femmes dans les familles kurdes, comme épouses et mères, joue sur leur niveau scolaire et peut constituer *a contrario* un repoussoir pour certaines filles qui les porte vers la guérilla. Certaines soulignent volontiers qu'elles ont été intentionnellement éloignées de l'école par leur père. Dans ce cadre, comme nous le verrons, l'engagement dans le PKK constitue une possibilité pour échapper à un mode de vie traditionnel et à une assignation genrée qui, intuitivement, peut ne pas convenir à certaines jeunes filles. Enfin, le phénomène d'engagement dans le PKK au cours des années 1990 s'est notamment produit comme une réaction à la répression de l'État turc dont la dimension émotionnelle est fréquemment soulignée par les enquêtés, quel que soit leur sexe. L'engagement, durant cette décennie, semble alors moins procéder d'une théorisation et d'une politisation auxquelles les femmes se sont socialisées dans des milieux universitaires que ce ne fut le cas pour la première génération.

III. Destin du paradigme de l'émancipation au fil des générations

A. *Évolution de l'appropriation féminine du paradigme de l'émancipation*

À sa fondation en 1978, le PKK n'articule pas encore la question de l'égalité des rapports sociaux de sexe à son projet politique. D'orientation marxiste-léniniste, le Parti estime que l'égalité sera automatiquement assurée par la Révolution (Bozarslan, 2009 ; Mojab, 2001). Néanmoins à partir de la fin des années 1980, A. Öcalan commence à prendre en compte la question des femmes en particulier au sein de la société kurde. Les textes des années 1980 portent l'accent sur l'abolition des obstacles empêchant la participation des femmes au mouvement kurde. À partir de 1986, la libération des femmes est instituée en condition de la libération du Kurdistan (Öcalan, 1983, 1992). L'oppression de l'ensemble du peuple kurde serait due aux colonisations turque, persane et arabe, qui auraient participé de l'instauration du patriarcat et de la «perversion» de la «personnalité» des femmes (Guillemet, 2017 :68). Progressivement Öcalan institue l'"army-fication" (*ordulaşma*) des femmes en outil décisif de leur émancipation (Öcalan, 2002 :13). L'idéologie fait partie intégrante du processus de radicalisation. On a coutume de considérer que celle-ci ainsi que la religion sont les principales motivations de l'extrémisme violent (Borum, 2011 :9 ; Della Porta, 2013 :31 ; Jounot, 2013 :6). Dès lors, on peut s'interroger sur l'incidence des développements idéologiques, visant à promouvoir l'égalité de genre, sur les engagements féminins au sein du PKK. Est-ce l'idéologie du PKK qui a conduit, facilité ou favorisé l'entrée des militantes dans le Parti ?

Au cours des 28 entretiens que nous avons menés avec des militantes encore engagées dans le Parti – à l'exception de l'une d'entre elles – nous posons les questions suivantes : 1. «Quelles questions vous êtes-vous posées avant de vous engager ? Qu'est-ce qui vous a poussé à vous engager ?» ; 2. «Pourquoi avez-vous finalement décidé d'entrer dans le mou-

vement ? Qu’est-ce que cet engagement signifiait pour vous ? Quel était votre objectif en vous engageant ainsi ?». La première partie de ces entretiens consistait en récit autobiographique relatif aux années qui avaient précédé l’engagement politique illégal. La pénétration du discours idéologique féministe dans les justifications rétrospectives de l’engagement féminin ne s’observe qu’à partir du milieu des années 2000. On en déduit que face à l’oppression et à la violence de la répression étatique des années 1980 et surtout 1990 la dimension idéologique de l’émancipation féminine est une question de second plan, quoiqu’elle résonne avec des expériences personnelles de soumission au sein de la famille (voir Yasmin *infra*).

Les discours les plus stéréotypés attestent d’une rationalisation *ex post* de l’engagement féminin à la lumière de la théorie de la Femme libre (Öcalan, 1983) (Grojean, 2019 :150 ; voir Beyza (C 3)⁷, Yasmin (C 2) dans une moindre mesure). Toutefois, cette construction de soi rétrospective, sous un prisme féministe, est beaucoup plus marquée dans les très jeunes générations influencées par l’essaimage des écoles de jinéologie (cf. Primevère). L’enjeu idéologique des engagements de la première génération est d’ordre politique, enraciné dans la doctrine marxiste-léniniste de la lutte des classes. Il se présente plutôt, dans la deuxième génération, comme une réaction – souvent jugée d’ordre émotionnel par les hommes aussi bien que par les femmes – à la violence d’État légale et illégale (notamment du Hizbullah) en Turquie. C’est en revanche dans les plus jeunes générations que le paradigme du féminisme dans sa version apoïste pénètre les discours des combattantes. Il y aurait donc un décalage temporel important entre la production de cette idéologie, en particulier de la théorie de la Femme libre, et l’incidence effective qu’elle aurait eue sur les trajectoires d’incorporation des militantes dans la guérilla. Pour saisir la possibilité d’une telle incidence, il faut la rapporter à ses conditions matérielles de pénétration dans la société kurde. “L’Académie des Femmes libres”, visant à approfondir la théorie d’Öcalan, ne voit le jour qu’en 2000. D’autre part, on imagine mal les unités de guérilleros venir dans les villages du Kurdistan pour lever des recrues en mettant en avant des arguments féministes pour convaincre les familles.

Dans les discours recueillis, ce n’est qu’avec la troisième cohorte (C 3), dans les propos de Lilas ou Rosalina par exemple, que se trouve réintégré le paradigme de l’émancipation féminine et de la lutte contre la discrimination des femmes comme origine de l’engagement. Ce motif est absent de la deuxième génération. Même dans la C 3, Beyza, née en 1982, admet qu’elle ne connaissait rien au problème des femmes, alors même qu’elle s’est engagée à 28 ans officiellement en 2013 dans le PKK après des «activités de jeunesse» dans la mouvance du Parti. Ce qu’elle a vécu au quotidien et dans sa chair de jeune fille, destinée à une vie traditionnelle de

⁷ Cf. les citations en fin de partie.

femme kurde musulmane, n'est pas théorisé dans les termes de la théorie de la Femme libre⁸.

Plutôt que de chercher à saisir l'incidence des théories développées par la direction du PKK sur les engagements féminins dans une logique *bottom-up*, l'enquête de terrain permet d'avancer l'hypothèse selon laquelle la mise en œuvre (*praxis*) de formes paritaires au plan méso-organisationnel a eu davantage d'incidences sur la pénétration et l'appropriation du paradigme de l'émancipation féminine, au sein de la guérilla, que la théorie de la Femme libre proposée par son leader. Le témoignage de Vickie qui ne reproduit aucunement un discours stéréotypé permet de le saisir :

Quel que soit votre âge, il y a un monde entre la façon dont vous étiez traitée en tant que fille dans le passé et aujourd'hui, dans votre nouvel environnement [au sein de la guérilla]. Vous n'avez pas besoin d'être théoriquement éduquée [...]. Vous voyez l'attitude des camarades. Bien qu'ils soient plus âgés que vous, ils vous demandent votre avis dans chaque exercice, et cela suffit pour vous sentir libre.

Vickie a vu ses camarades faire, elle a vu que sa parole de jeune fille de 13 ans avait un poids qu'elle n'aurait jamais imaginé avoir dans d'autres espaces, y compris auprès d'hommes plus âgés qu'elle. La *praxis* joue ainsi un rôle décisif sans laquelle l'idéologie reste lettre morte, voire demeure ignorée des recrues encore non formées.

B. Praxis vs idéologie

Ainsi on peut considérer que les femmes du PKK sont *devenues* féministes *au sein* de l'organisation plutôt qu'elles ne l'ont rejointe pour promouvoir le féminisme et vivre la libération de la femme comme une condition de la libération du Kurdistan. Jusqu'à la fin des années 1990-début des années 2000 au moins, la théorie de la Femme libre n'a eu quasiment aucune incidence sur les engagements féminins ou seulement de façon marginale. En revanche, elle a constitué un outil de propagande politique et militaire pour le Parti. Grâce à la formation reçue au sein du Parti, qui est entrée en résonance avec leur expérience personnelle passée, ces femmes se sont réapproprié *a posteriori* ce paradigme comme vecteur de leur engagement et ont procédé à une reconstruction de leur récit biographique à partir d'une identité genrée et comme femmes «émancipées». Le facteur émancipateur n'est donc pas tant l'idéologie que la formation et la *praxis*. Ce phénomène n'est pas propre aux combattantes du PKK. Il a été

⁸ Beyza a grandi dans une ville où «l'islam et la religion dominant», marquée par une «structure féodale». Elle commente : «La religion a beaucoup de pouvoir sur la famille, ils ne laisseraient jamais une femme sortir, c'est un système familial dans lequel les femmes sont complètement condamnées, c'est aussi comme ça dans de nombreux endroits au Kurdistan. [...] Tu ne peux pas sortir si tu es une fille ou une femme, tu vas seulement à l'école et ensuite tu rentres à la maison. [...] Ils laissent les femmes sans conscience et sans éducation afin qu'elles soient laissées sans pouvoir, pour qu'elles ne posent pas de questions ou recherchent autre chose, pour qu'elles acceptent cette vie».

mis en évidence pour les militantes iraniennes des années 1970-1985 qui, après une socialisation politique secondaire, en viennent à percevoir les régulations familiales comme un obstacle à surmonter (Shahidian, 1997 :12), *i.e.* dans une lecture rétrospective de leur parcours biographique.

La *praxis*, loin de se résoudre dans le maniement des armes qui, incontestablement a conduit certaines femmes à conquérir une confiance en soi et une assurance qui leur étaient déniées dans le civil, coïncide plutôt avec des formes d’organisation au sein du Parti aussi bien en matière militaire, d’encadrement organisationnel que de vie quotidienne. La question souvent posée de l’émancipation par les armes occulte la dimension totalisante du Parti également impliqué dans la formation de ses recrues. Il va de soi que sans les théories d’Öcalan sur l’égalité de genre ces dispositifs organisationnels n’auraient pas existé. Toutefois, nombre d’organisations politiques, légales ou clandestines, promeuvent théoriquement l’égalité ou la parité sans jamais se donner les moyens de les réaliser ni d’instaurer les structures permettant de leur donner corps. L’enquête de terrain révèle les médiations par lesquelles l’idéologie a pu avoir un effet sur les trajectoires individuelles, en montrant qu’en elle-même elle aurait eu une moindre résonance et une moindre incidence au sein de l’espace sociopolitique kurde. De la sorte, elle autorise à ne pas surévaluer le rôle de la production idéologique dans les engagements concrets des combattantes.

Cette dimension *praxique* est en particulier prégnante dans les années 1990. En revanche, un renversement semble s’amorcer dans les années 2000-2010 surtout au cours desquelles l’aspect idéologique et propagandiste prend le pas. Une partie de la littérature secondaire a souligné les limites de la pénétration du féminisme promu par Öcalan dans le quotidien de la guérilla (Guillemet, 2017 ; Grojean, 2013, 2019 ; Karimi, 2020). Cependant l’évolution structurelle vers la parité dans l’organisation de la guérilla et de la résistance kurde – davantage que la production idéologique – constitue le facteur déterminant de l’entrée de nouvelles recrues au sein du Parti. Ainsi la branche politique du Parti créée en 1987 l’Union des femmes patriotes du Kurdistan (*Yekîtiya Jinên Welatparêzen Kurdistan*, YJWK)⁹. Dès 1993, une unité militaire non-mixte voit le jour. Elle est officialisée par le “premier” Congrès national des femmes – exclusivement féminin¹⁰ – en 1995 sous le nom d’Unités des femmes libres du Kurdistan (*Yekîtiya Jinên Azad a Kurdistan*, YJAK)¹¹. Les unités féminines et

⁹ L’Union des femmes patriotes du Kurdistan (YJWK) devient le Mouvement des Femmes libres du Kurdistan (*Tevgera Azadiya Jinên Kurdistan*, TAJK) en 1994, puis l’Union pour la libération des femmes du Kurdistan (*Yekitiya Azadiye Jinen Kurdistan*, YAJK) en 1995. Elle donne naissance au Parti des femmes travailleuses du Kurdistan en 1999.

¹⁰ Le premier Congrès s’est déroulé en 1992 mais a été dissout par Öcalan en raison de son bilan médiocre (les hommes auraient dominé les discussions).

¹¹ Elles sont aujourd’hui nommées Union des femmes libres – Star, YJA-Star.

masculines ont chacune leur propre système d'organisation, mais participent conjointement aux actions militaires. À partir du début des années 1990, des femmes deviennent commandantes puis intègrent les directions des régions militaires (en tant que commandantes d'unités). À partir de la fin des années 1990, certaines assument les fonctions de commandantes de régions (Grojean, 2013 :28).

Au vu de la structuration des espaces politiques et de vie – c'est-à-dire de la possibilité de la diffusion des thèses d'Öcalan dans l'est de la Turquie dans les années 1990 –, il est très difficile d'une part d'envisager leur pénétration, si ce n'est de façon très informelle et probablement très limitée (il n'y avait alors aucune académie, l'accès à la propagande officielle du Parti était fort restreint). L'Académie de Mahsum Korkmaz créée en 1986 constitue la première expérimentation du projet politique, visant à appliquer le nouveau système de genre de "la Femme Libre" et de "l'Homme Nouveau", mais qui dans les zones rurales du *Bakur* (Kurdistan turc) en a-t-elle entendu parler ? On peut douter que les petites équipes de guérilleros qui venaient dans les villages pour procéder à l'"éducation" patriotique développaient des arguments inspirés de la théorie de la Femme libre pour convaincre les populations de s'engager. Il est difficile d'imaginer qu'elle fut un argument de premier plan. En revanche, le fait, pour certaines filles, d'échanger avec des camarades féminines et de voir des femmes dans la guérilla a joué un rôle décisif dans la décision de la rejoindre. On peut, sans trop de risque, faire l'hypothèse que, dans cette parole en non-mixité, se trouve posée la question des conditions de vie dans la guérilla et par conséquent de la proximité du masculin et du féminin – situation inédite dans les modes de vie traditionnels. Ainsi dans la bifurcation biographique de Yasmin, le fait que d'autres femmes participent à la guérilla et qu'elle puisse rencontrer des camarades féminines a été décisif dans ses choix. Comme elle le reconnaît,

je n'ai pas pu prendre de décision nette avant de rencontrer les femmes camarades et de parler avec elles. On disait qu'il existait des combattantes dans la guérilla. Quand la camarade Beritan est morte au combat, on a parlé d'elle. Voilà ! Cette femme était à la fois une combattante et une dirigeante. Pas seulement une dirigeante militaire, mais une personne qui gère et organise la vie au quotidien. Ensuite, nous nous sommes réunies entre camarades femmes et nous avons discuté. C'est après cela que mon engagement s'est concrétisé.

L'incidence du féminisme dans le PKK procède d'abord du faire plutôt que du discours. Il est le fruit des luttes féministes menées au sein du Parti plutôt seulement que des théories produites par sa direction. La promotion de modes d'organisation paritaire semble avoir d'abord été initiée par des femmes. A. Öcalan soutient peu à peu les initiatives des femmes pour s'organiser indépendamment (Guillemet, 2017 :68), en y faisant parfois obstacle comme à l'occasion du premier "Congrès National des Femmes"

de 1992 dont il a d’abord soutenu l’initiative pour ensuite le dissoudre. L’intérêt pour la production idéologique de la direction (masculine) du Parti – prégnant dans la littérature académique – tend à méconnaître le rôle de la *praxis* féminine en son sein dans la promotion de la prise en compte du féminin. S. Guillemet rapporte les propos d’une des responsables de l’Académie des Femmes de *Amed* [Diyarbakır] soulignant que

beaucoup d’étranger.es viennent nous voir en disant que les écrits d’Apo [A. Öcalan] sont féministes. Oui, ils le sont, et aujourd’hui on s’en inspire. Mais il ne faut pas oublier d’où ils viennent. C’est parce que des femmes se sont battues, qu’il y a ces écrits. Parce qu’il y a des camarades comme Sara¹², ou Dedila¹³, qui ont tenu les lignes¹⁴ (Guillemet, 2017 :69).

Ainsi, la production idéologique de la Direction a partie liée avec le «travail réalisé par les anciennes combattantes» (Guillemet, 2017 :69). Dans les faits, les textes des années 1990 ont été rédigés par Öcalan (1992, 1999) après que les femmes ont commencé à participer activement à la vie politique (Çağlayan, 2012 :3). Au-delà de ce combat avec la Direction, porté par les femmes ayant des postes de responsabilité, l’action exemplaire de combattantes a joué un rôle majeur dans l’évolution de la place des femmes au sein du PKK.

Ces actions ont modifié les représentations et pesé sur les trajectoires d’engagement féminines et masculines. Plutôt que des discours théoriques, c’est encore l’agentivité de femmes procédant à des actions exemplaires qui a un effet majeur sur les trajectoires individuelles. Innombrables sont les témoignages de combattant·e·s citant, parmi les “événements décisifs” qui ont marqué leur trajectoire militante, les noms de Berîtan¹⁵ ou de Zîlan¹⁶. La capacité des femmes à se distinguer militairement et symboliquement transforme les représentations des hommes *comme* des femmes, et autorise la production d’un cadre théorique et symbolique nouveau au sein du PKK. Öcalan évoque à maintes reprises Berîtan dans ses analyses.

Ce dernier crée ainsi un *framework* idéologique propice à une incorporation sécurisée (par la promotion de l’égalité de genre) et glorifiée des femmes au sein du PKK, sachant que le cadre idéologique de la dénonciation de la domination patriarcale entre en résonance avec les expériences que vivent les femmes en zones rurales, mais aussi urbaines comme les

¹² Nom de combat donné à Sakine Cansiz, l’une des membres fondatrices du PKK en 1978, combattante et haute cadre politique du Parti.

¹³ Dedila est le nom de combat donné à l’une des grandes figures féminines dans la guérilla du PKK, et musicienne connue.

¹⁴ Extrait d’entretien réalisé à Amed (Diyarbakır), Avril 2016.

¹⁵ Berîtan a préféré se suicider plutôt que de se rendre.

¹⁶ Le 30 juin 1996, quelques mois après la formation des premières unités féminines non mixtes, Zeynep Kinacı (Zilan) lance une première attaque-suicide contre des militaires turs à Tunceli. Au cours de l’entretien, nous posions la question : «Y a-t-il des événements qui ont eu, pour vous, un rôle décisif ?».

entretiens le montrent. La *praxis* féminine exemplaire et sacrificielle, qui marque l'imaginaire et les représentations des deux sexes, est essentielle dans la mesure où la pénétration du féminisme dans un groupe social n'incombe pas seulement aux femmes, mais dépend également des représentations assumées par les hommes et de leurs comportements. Ces femmes exemplaires constituent des modèles ou des icônes, assumant la fonction d'idéal régulateur – au sens kantien – parmi les recrues.

Ainsi, l'opération suicide menée en 1996 par Zîlan constitue un tournant tant par son style que par ses conséquences. Elle a non seulement entraîné la mort de huit soldats, mais elle est aussi et surtout devenue l'origine d'un nouveau mythe constitutif au sein du Parti (Çağlayan, 2012) : ce récit attribue la mission de libération aux femmes. Les commentateurs suggèrent que cet impératif consiste à «suivre le chemin ouvert par Zîlan et à entreprendre des actes sacrificiels au point de renoncer à la vie» (Çağlayan, 2012 :20). L'engagement dans la lutte armée signifierait pour "la" femme soit d'

être une mère patriote (c'est-à-dire transmettre la culture kurde à ses enfants avant de les envoyer dans la guérilla) ou s'engager dans des actions "extraordinaires", à l'image des "déesses kurdes" de l'âge d'or (Açık, 2004) (Grojean, 2013 :26).

La «mauvaise» mort, le suicide est ainsi transfiguré en mort «bonne» et noble, en l'occurrence à la fois salvatrice pour soi et vengeresse contre l'ennemi (voir Kearl, 1989 ; Legros/Herbé, 2006). Si ces conclusions peuvent être tirées de la production théorique d'Öcalan, leur réappropriation méso- et microsociales sont d'une toute autre facture¹⁷.

En effet, on peinerait à trouver une injonction opérationnelle au sacrifice au sens de l'action-suicide au sein du PKK. Lorsque ce type d'opération est mené, il est le plus souvent porté par une initiative individuelle, soutenue ou pas par le Parti. Il est requalifié sous le vocable d'actions "*fedayeen*". Le *modus operandi* se distingue également de celui de l'État islamique [EI], ce qui explique que ces formes d'action soient menées par des groupes affiliés au PKK, comme TAK [*Kürdistan Özgürlük Şahinleri* - Faucons de la liberté du Kurdistan], plutôt que par le Parti en tant que tel. La figure du martyr par opération-suicide ne s'impose donc pas comme un modèle ayant une visée ou un pouvoir efficient – comme ce peut être le cas au sein de l'EI ou d'autres groupes clandestins – mais comme un horizon symbolique et une référence normative pour les hommes *comme* pour les femmes. Au cours des entretiens, il nous a été rapporté, à plusieurs reprises, que le Parti freinait les velléités d'actions mettant en danger la vie de ses membres, en particulier des plus jeunes. Vickie qui a rejoint la guérilla à 13 ans confie : «Mon objectif principal,

¹⁷ Sur ce point, voir aussi Bozarlsan, 2003.

mon but était de participer à cette guerre en tant qu’individu et de devenir un jour un martyr de cette guerre»¹⁸.

“Mourir en martyr” a ici le sens de “mourir au combat” plutôt que celui d’opération-suicide. De la même façon, les choix militaires et opérationnels soulignent encore l’irréductibilité des plans symboliques et opérationnels ou pratiques. La faible incidence de *l’injonction* au sacrifice en tant qu’action matérielle, *i.e.* comme acte suicidaire, se saisit dans le très faible nombre d’opérations-suicides menées par le PKK, au cours de ses quarante années d’existence, à la différence d’autres groupes clandestins (tels que les Tigres de libération de l’Eelam Tamoul [LTTE], Al-Qaida, le *Lashkar-i-Tayyiba* (“Armée des purs”) du Cashmere, l’EI). Le sacrifice de soi ne se traduit pas dans un mode opératoire spécifique, mais s’entend comme une réappropriation symbolique du *sens* du sacrifice par les combattant·e·s. Il y a, *a contrario* dans cette guérilla, un souci de l’autre qui passe par le soin du camarade blessé et du corps du camarade mort au combat que ses coreligionnaires s’efforcent de ramener, lorsque les circonstances le permettent. Il s’agit d’offrir son être à la cause, mais pas de se tuer ou de se suicider pour la cause. Lorsque les combattant·e·s choisissent de se donner la mort plutôt que de se laisser capturer par l’adversaire, l’acte est incontestablement héroïque. Il s’inscrit sur l’horizon de l’action exemplaire de Berîtan. Néanmoins il est aussi inspiré par la connaissance des sévices que l’ennemi fera subir aux captifs et captives avant leur mise à mort. En dernière analyse, la logique sacrificielle qui existe au sein du Parti n’est pas d’ordre opérationnel, mais symbolique. Elle prend sens identiquement pour les femmes et pour les hommes.

Quand bien même certaines femmes héroïques sont instituées en figures iconiques et mythiques, la référence au féminisme ainsi que la promotion de la Femme libre n’ont pas pour seule fonction stratégique de permettre et de justifier l’intégration des femmes kurdes dans la guérilla. S’il s’agit bien d’avoir par là une influence sur les représentations des structures sociofamiliales auprès des Kurdes – dans une logique “nationale” tournée vers cette communauté –, ces références et la promotion de ces représentations mythifiées ont également un rôle stratégique à destination de l’“international” visant à faire contrepoids à l’inscription du PKK sur la liste des organisations terroristes, cette image ayant été très largement relayée par les médias dans la lutte contre l’EI. En effet existe, au sein du PKK et dans sa mouvance, une structuration paritaire singulière. Ce souci de la place des femmes et de leur émancipation est intégré dans

¹⁸ Le contexte est celui des années 1990 à une époque où les actions de l’ARGK (*Kürdistan Halk Kurtuluş Ordusu – Kurdistan People’s Liberation Army*) se sont déployées et où la guerre contre l’État turc s’intensifie. Notons en outre qu’il s’agit pour Vickie de participer à la libération du peuple kurde et d’elle-même plutôt que d’œuvrer à l’émancipation de la femme.

la constitution d'une image visant à rendre acceptable, pour la "communauté" internationale, le Parti kurde.

Au cours des années 1990, le discours de l'émancipation des femmes avait pour cible la population kurde. Il est relayé par des moyens écrits ou oraux, souvent dans un registre de proximité et d'interconnaissance. En revanche, dans les années 2000 le champ du public à sensibiliser s'est étendu internationalement. Le discours s'appuie sur l'ensemble des moyens, notamment audiovisuels, auxquels le Parti peut accéder. Il s'est agi de développer, pour le regard extérieur (international), une image fragilisant la qualification d'organisation terroriste. Cette représentation constitue pour le Parti une autre arme contre l'État turc. À cette forme de propagande l'opinion occidentale est particulièrement sensible. La force de séduction de cette image, nourrie du paradigme de la femme libre, émancipée par les armes – qui est en soi une erreur d'interprétation –, pénètre jusque dans le champ académique, comme en attestent les nombreux travaux spécifiquement consacrés au sujet plutôt simplement qu'au nationalisme kurde. Alors que l'essentiel de la littérature consacrée à la question kurde jusqu'au début des années 2000 portait sur le nationalisme kurde, on compte depuis lors nombre de travaux s'intéressant aux femmes dans la lutte armée kurde, au-delà même du PKK. L'approche académique de la question des femmes dans le PKK est systématiquement traitée à partir du prisme de l'égalité ou de la théorie de la Femme libre, c'est-à-dire de problématiques de genre.

À la question de savoir si c'est l'idéologie du PKK qui a conduit les femmes kurdes à rejoindre le PKK, on peut donc répondre par la négative jusqu'au milieu des années 2000 au moins. En ce sens, les données de terrain confirment la conclusion selon laquelle :

Si la volonté du PKK, du Komala, du PDKI puis de l'UPK d'accueillir aussi des femmes a évidemment conduit celles-ci à pouvoir se projeter dans la lutte armée, rien ne permet d'affirmer que l'idéologie des partis sur la question des femmes aurait "motivé" les "décisions" d'engagement, même si celles-ci sont souvent rationalisées *ex post* à la lumière de ces théories (Grojean, 2019 :150).

On observe toutefois une pénétration progressive et une appropriation plus immédiate du paradigme de l'émancipation des femmes au fil des générations.

C. De la lutte des classes à la jinéologie

L'émergence idéologique et théorique, ainsi que dans les récits des combattantes, du discours de l'émancipation des femmes coïncide avec une transformation de ce paradigme qui s'autonomise, au fil des décennies, de la grille de lecture marxiste. Les discours recueillis s'en font l'écho. Le désir d'émancipation s'exprime différemment selon que les femmes sont issues de la ville ou de la campagne, et selon la génération à

laquelle elles appartiennent. De Sarah à Lilas, il passe du vocabulaire de la lutte des classes et de l’émancipation du prolétariat à l’idée que le PKK est le parti des femmes. Dans les années 1980 et le début des années 1990, la lutte des militantes prenait corps à partir d’une logique de lutte des classes, nourrie d’une idéologie de type marxiste-léniniste. Les Kurdes vivent des situations socioéconomiquement défavorisées où l’asymétrie avec la population turque est centrale. La révolution prolétarienne est pensée comme l’issue salvatrice de l’ensemble des situations de domination, les inégalités subies par les femmes étant appelées à se dissoudre par l’abolition de l’exploitation sociale comme telle. Ce prisme idéologique anime l’engagement de Sarah, engagée dans le PKK naissant.

La prévalence du marxisme-léninisme dans les luttes de l’extrême gauche, mais aussi dans les luttes de libération se retrouve en différents points du globe. Au Moyen-Orient, les femmes de la guérilla iranienne de la même époque adoptent le discours des classes sociales et une critique de la bourgeoisie plutôt que de l’émancipation des femmes (Shahidian, 1997 :30). Cette occultation persiste jusqu’au début des années 1990 où le sentiment de danger pesant sur le peuple kurde, du fait de la répression étatique, est si fort que toute autre revendication lui cède le pas. Sofiana (C 2), engagée en 1993 dans la guérilla, est explicite :

Nous disions que nous devrions partir immédiatement. Le Kurdistan n’était pas encore libéré, nous devrions arriver le plus tôt possible pour pouvoir apporter notre contribution. À l’époque, notre seul objectif était de libérer le Kurdistan. En d’autres termes, nous ne comprenions pas encore très bien des questions comme la démocratie, les droits des femmes et les droits de l’homme.

L’armée turque a mené deux opérations militaires de grande envergure et de nombreux raids dans le nord de l’Irak à partir de 1992. Plus de 2 000 villages et hameaux ont été détruits par les forces de sécurité de l’État (et certains par le PKK), entraînant le déplacement forcé de deux millions de réfugiés kurdes au cours de la première moitié des années 1990¹⁹. Sans occulter l’intensité du conflit avec l’État turc, on retrouve dans le discours rétrospectif de certaines femmes de la C 2, à plus de 15 ans de distance, une rationalisation *ex post* et une réappropriation des thèses de l’émancipation des femmes. Le phénomène de “caisse de résonance”²⁰ entre idéologie et expérience personnelle fonde la construction de soi rétrospective à partir de ces thèses émancipatrices. Ainsi la trajectoire de Yasmin (C 2) n’a aucunement été influencée par la *théorie*, mais par le sentiment intuitif de l’injustice commise à l’encontre des femmes dans la

¹⁹ US State Department, see Turkey: Human Rights Report, 1996 (Washington, DC: US State Department, 1996).

²⁰ Sur cette notion, voir BENFORD R.D., SNOW D.A., 1988 ; TRAÏNI Ch., 2009.

société traditionnelle kurde. Lorsqu'on l'interroge sur ce «qui a eu le plus d'impact sur sa vie», elle répond :

Si la question porte sur ma vie d'avant, la première chose qui a eu un impact sur moi, c'est le mariage précoce des filles. L'autre chose qui a eu un effet positif sur moi dans l'organisation, c'est le fait que la volonté des femmes soit mise en avant. Autrement dit, les femmes ont désormais réussi à être à la fois des combattantes et, au niveau politique, à devenir leurs propres dirigeantes. Cela a eu un très grand impact sur ma vie. De plus, le dirigeant Apo est extrêmement sensible à ce sujet de la place des femmes et il accorde une grande valeur au règlement de cette question. [...] Le leader Apo a une phrase : "Tant que la femme ne sera pas libre, le Kurdistan ne pourra pas l'être". Car le problème clef du système de l'esclavage, c'est la femme. Dès que ce verrou aura sauté, tous les autres problèmes se régleront²¹. [...] Ce sont ces choses qui ont eu un impact positif ou négatif sur ma vie. L'un des facteurs qui m'ont aussi influencée, c'est la liberté de mouvement qu'ont les femmes au sein de l'organisation. Le combat que toi-même tu souhaites mener, tu le vis avec ta propre personnalité.

En revanche, l'appropriation du paradigme de l'émancipation des femmes est opérante dans les discours de la troisième génération d'enquêtées à des degrés variables. Dans les discours de la plus jeune génération, le motif féministe pointe ainsi que le suggère le discours de Beyza (C 3) :

Comme tu ne peux pas vivre comme tu le veux, tu es obligée de trouver une autre voie. Les rangs du PKK étaient, pour moi et dans ma quête, le lieu le plus proche pour changer la société et être vraiment utile à la communauté. Le PKK est l'endroit où je peux accomplir ça, surtout en tant que femme ! Tu es confrontée à tout type de violence dans la société, pas seulement physique, mais spirituelle, physique, mentale. Tu cherches quelque chose pour combattre ça en tant que femme, c'est ce qui te fait chercher autre chose, c'est pourquoi tu choisis ce que tu vois à proximité.

Néanmoins lorsque Beyza est interrogée sur les motivations qui l'ont poussée vers le PKK en 2013²², le premier facteur qu'elle évoque explicitement est celui de la répression – comme pour la deuxième génération de militantes.

Le motif de la lutte de libération féministe, formalisé en 2003 dans le «paradigme de société démocratique et écologique basé sur la liberté des femmes», se trouve parfaitement intégré dans le discours d'une militante comme Rosalina, qui a rejoint la guérilla au début des années 2000. Elle considère son combat comme une «guerre de classes et de genre», et dit s'être engagée dans une lutte pour la liberté. Au plan organisationnel, elle

²¹ Nous reviendrons ultérieurement sur l'inversion complète de la perspective marxiste-léniniste que suggère ce propos et qui constitue un renversement complet de l'idéologie originelle du PKK.

²² Elle a néanmoins «pris part aux activités [politiques] avant de s'engager [clandestinement]».

souligne la place des structures de non-mixité (Rosalina), dont on considère qu’elles constituent un outil de subjectivation politique pour les femmes kurdes (Guillemet, 2017 :66). Cette subjectivation politique se traduit dans la conviction, exprimée par Rosalina, d’être l’avant-garde de la lutte féministe : «vous devenez un pionnier pour la société» (Rosalina). L’émancipation se conçoit alors soit sous la modalité de l’*empowerment* (Sofiana), soit sous celle de l’autonomie individuelle («Vous pouvez le faire vous-même» – Rosalina). L’*empowerment* comme affirmation de soi et développement d’un sens de l’autonomie n’est pas seulement le produit de l’action militaire ou de l’entraînement physique qui lui est associé, mais également d’une éducation politique ayant conféré aux femmes une confiance dans leurs capacités personnelles. Il résulte certainement aussi du fait d’avoir été témoin, au cours de la socialisation primaire, de l’humiliation des pères, des oncles et des frères dans les villages du *Bakur*. Le témoignage de nombre d’enquêtées le suggère, tel celui de Rosalina.

Le déploiement du discours sur l’émancipation féminine et la «mission libératrice des femmes» permet de s’extraire d’un nationalisme étroit après l’abandon du référentiel marxiste classique. La référence à la dictature du prolétariat est abandonnée au profit de la thèse de la «lutte pour la liberté plutôt que pour le pouvoir», dont les femmes peuvent et doivent être les sujets actifs. L’«internationalisme prolétarien» adopté dans le premier programme perd, au fil des années, de son actualité. L’absence d’universalisme, conséquence de l’abandon de cette notion, est alors compensée par l’universalisme de la “libération des femmes”. Les femmes sont ainsi constituées en “nouveau sujet révolutionnaire”²³. Le paradigme de la libération des femmes contribue, de façon stratégique, à redonner vie et vigueur à la lutte kurde à un moment où s’essouffle le schème marxiste de la lutte et de la révolution prolétariennes. On assiste à une réinterprétation de la notion de classe dans celle de genre²⁴, de sorte que le PKK en vient à être conçu comme le parti des femmes. Lilas, qui a rejoint la guérilla en 2005 après avoir mené des activités politiques dès l’âge de 15 ans, le rappelle :

Parallèlement à la [lutte] nationale, c’est-à-dire à la libération du peuple kurde, le lieu où la lutte des femmes serait la plus évidente, la plus frappante, la plus considérable ou la plus puissante était le mouvement du PKK, la guérilla, les montagnes.

Plus qu’une substitution, il s’agit d’une inversion de l’idéologie originale : il faut libérer les femmes pour que la domination sociale soit abolie. Dans les propos de Yasmin, cités en exergue de cette partie, se lit une in-

²³ Sur le lien entre théorie de la révolution et existence d’un sujet révolutionnaire (voir TRONTI M., 2016). Sur la reconfiguration du sujet révolutionnaire au cours du XX^{ème} siècle, voir HARDT M., NEGRI A., 2000 ; DORLIN E., 2017.

²⁴ «Au-delà du fait de servir seulement une lutte nationale, il y a aussi une lutte de classe» (Lilas).

version totale de la logique marxiste ou fanonienne qui prévalait dans l'idéologie initiale du Parti. La libération du prolétariat et des peuples dominés n'est plus le vecteur qui autorisera l'émancipation de tous les autres groupes sociaux opprimés dont les femmes. C'est à présent la proposition inverse qui donne sens à la lutte : "Tant que la femme ne sera pas libre, le Kurdistan ne pourra pas l'être" (Yasmin). Il s'agit désormais de se libérer en tant que femme pour pouvoir libérer le Kurdistan. L'institution de la lutte féministe comme condition de la libération du Kurdistan contribue à son universalisation et ne constitue plus la défense d'un groupe social singulier. Le rôle principal (la mission confiée aux femmes) tend à transcender le féminisme (le désir individuel féminin d'émancipation, voir Primevère) dans une lutte pour un peuple voire pour l'humanité. Le désir singulier d'échapper à sa condition de femme, dans une société patriarcale et tribale, est conçu comme devant se transcender sur l'horizon de la libération du peuple kurde.

Loin de promouvoir ou d'encourager un désir d'émancipation, il s'agit d'offrir à ces femmes, la possibilité de se construire à la fois en tant qu'individu et comme partie prenante d'une identité collective. Les récits recueillis suggèrent la construction d'une nouvelle identité, vécue comme émancipée, au sein de laquelle le "je" s'articule à un "nous" multiple. Les femmes construisent leur autonomie et cherchent à s'autodéterminer, individuellement et collectivement. Il s'agit d'exister d'abord comme individu puis comme femme ainsi qu'en témoigne Olga :

Si je voulais être utile dans le mouvement, il me restait une seule voie, une seule méthode. C'était la lutte armée. Je me suis engagée dans la lutte armée à cause de la conscience de me faire exister et à la première étape, au moment de mon arrivée, même une seule action, une seule journée et le fait que j'ai adhéré étaient une réponse.

L'implication dans le PKK donne ensuite lieu à une "subjectivation politique" du féminin qui nourrit des expériences de construction de soi. Celles-ci ne s'articulent pas simplement à partir du recours à la violence politique. Les femmes se construisent comme "sujets" politiques et *partie prenante d'une identité politique collective*, partisane (Guillemet, 2017 :75). La "subjectivation politique" s'articule à un groupe d'appartenance, se nourrit de normes émancipatrices. Elle produit de nouveaux repères ainsi que de nouvelles identités (voir Dayan-Herzbrun, 2012).

Au plan personnel, l'intégration dans le PKK permet d'accéder à un autre modèle de vie. L'attention portée aux théories de la direction du Parti ne doit pas occulter le fait que l'entrée dans ce dernier est le premier pas d'une émancipation menée individuellement par les femmes. Ce choix de vie marque une *rupture* avec l'ensemble des normes et des rôles de genre qui leur sont assignés et qu'elles dénoncent au quotidien dans leurs orga-

nisations. Ce nouveau modèle de vie – qui n’est pas seulement celui du combat armé et de la guérilla – est fondé sur d’autres valeurs, dans le cadre d’une vie communautaire différente de celle que l’on peut avoir dans la vie civile en Turquie. Tel est également le cas pour les femmes ayant poursuivi des études universitaires (voir Alexia, Bia)²⁵. Pour autant, on ne peut considérer qu’il s’agit d’un «projet simplement personnel» (Alexia), bien que cela ne soit pas vécu et présenté de la sorte.

IV. Conclusion

L’engagement dans le PKK donne lieu à une “subjectivation politique” des femmes, qui nourrit des expériences de construction de soi. L’étude réalisée a mis en évidence les facteurs distincts de l’engagement au sein du PKK et de la subjectivation politique de trois générations de militantes. Nous avons souligné le type d’obstacles familiaux que ces femmes rencontrent et qui ne se présentent pas de la même façon pour les hommes. Nous avons mis en évidence le poids du patriarcat sur leurs trajectoires et rappelé la pertinence de l’approche intersectionnelle dans l’analyse de ces dernières. Cette approche contribue à spécifier les outils théoriques pertinents dans l’examen des parcours des hommes et des femmes vers la guérilla.

Concernant le rôle de l’idéologie, relative en particulier à l’émancipation des femmes, il semble que son incidence soit tardive (*i.e.* à partir des années 2000). Antérieurement, elle s’efface face à l’oppression et à la violence de la répression étatique des années 1980 et surtout des années 1990. La construction du sujet politique s’opère d’abord autour du discours marxiste-léniniste de la lutte des classes puis en réaction à la violence d’État et, dans la troisième génération, autour du paradigme du féminisme. Le désir d’émancipation s’exprime différemment selon la génération à laquelle appartiennent les femmes. Des aînées aux plus jeunes générations, on passe du vocabulaire de la lutte des classes et de l’émancipation du prolétariat à l’idée que le PKK est le parti des femmes. À la question de savoir si c’est l’idéologie du PKK qui a conduit les femmes kurdes à rejoindre le PKK, la réponse semble négative au moins jusqu’au milieu des années 2000. En ce sens, les données de terrain confirment la conclusion selon laquelle :

rien ne permet d’affirmer que l’idéologie des partis sur la question des femmes aurait “motivé” les “décisions” d’adhésion, même si celles-ci sont souvent rationalisées *a posteriori* à la lumière de ces théories (Grojean, 2019 :150).

²⁵ Le parcours d’Alexia qui s’est engagée en 2003 à 21 ans en témoigne. Elle voulait : «devenir avocate, et après devenir professeure... J’ai toujours eu cette quête-là, une quête d’une telle ascension dans la société. Mais nous avons aussi un grand intérêt pour les personnes socialistes... Ces deux choses n’ont pas convergé, elles sont entrées en collision, c’est ce qui arrivé pour ma personnalité aussi. Par exemple être une femme socialiste, gagner une place dans la société, être une personne respectée dans la société, une personne qui peut être aimée pour ses talents, sa vertu et ses accomplissements...».

On constate cependant une pénétration et une appropriation progressive du paradigme de l'*empowerment* des femmes au fil des générations.

L'un des vecteurs de cette appropriation tient aux modes méso-organisationnels du Parti. Les femmes du PKK sont devenues féministes *au sein de* l'organisation plutôt qu'elles ne l'ont rejointe pour promouvoir le féminisme. Grâce à la formation reçue au sein du Parti, qui entrait en résonance avec leur expérience personnelle passée, ces femmes se sont approprié *a posteriori* ce paradigme au titre de vecteur de leur engagement et ont procédé à la reconstruction de leur récit biographique à partir d'une identité genrée et en tant que femmes "émancipées". En outre, la mise en œuvre de la parité au niveau méso-organisationnel a eu un effet plus important que la théorie de la Femme libre, développée par Öcalan, sur la pénétration et l'appropriation du paradigme de l'émancipation féminine au sein de la guérilla. Au cours des années 1990, l'incidence du féminisme au sein du PKK est avant tout une question de pratiques plutôt que de discours. Ainsi à la question : «l'émancipation passe-t-elle par les armes ?», il convient de répondre que les voies de cette émancipation ne sont pas tant militaires qu'elles ne passent, au sein du PKK, par la construction d'une subjectivité politique et d'un sujet s'inscrivant dans une identité politique collective.

Le paradigme de la libération des femmes contribue, de manière stratégique, à redonner vie et vigueur à la lutte kurde à un moment où le schéma marxiste de la lutte et de la révolution prolétariennes s'essouffle. S'opère une réinterprétation de la notion de classe dans celle de genre, de sorte que le PKK en vient à être conçu comme le parti des femmes. Plus qu'une substitution, il s'agit toutefois d'une inversion de l'idéologie originelle : les femmes doivent être libérées pour que la domination sociale soit abolie. Selon les mots de Yasmin, cités au début de cette section, il y a une inversion totale de la logique marxiste ou fanonienne qui prévalait dans l'idéologie originelle du Parti (PKK 1993 [1978]). La libération du prolétariat et des peuples dominés n'est plus le vecteur qui permettra l'émancipation de tous les autres groupes sociaux opprimés, y compris des femmes. C'est désormais la proposition inverse qui donne un sens à la lutte : «Tant que les femmes ne seront pas libres, le Kurdistan ne pourra pas être libre».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AÇIK N.,
2004 “Nationaler Kampf, Frauenmythos, und Frauenmobilisierung. Eine Analyse zeitgenössischer kurdischer Frauenzeitschriften aus der Türkei”, in HAJO S., BORCK C., SAVELSBERG E., DOGAN Ş. (dir.), *Gender in Kurdistan und der Diaspora*, Münster, Unrast Verlag, pp.149-182.
- BENFORD R.D., SNOW D.A.,
1988 “Ideology, Frame Resonance, and Participant Mobilization”, *International Social Movement Research*, vol.1, pp.197-217.
- BORUM R.,
2011 “Radicalization into Violent Extremism I: A Review of Social Science Theories”, *Journal of Strategic Security*, vol.4, n°4, pp.7-36.
- BOZARSLAN H.,
2003 “Le nationalisme kurde, de la violence politique au suicide sacrificiel”, *Critique internationale*, vol.21, n°4, pp.93-115.
2009 *Conflit kurde, Le brasier oublié du Moyen-Orient*, Paris, Mondes et Nations, Autrement.
- ÇAĞLAYAN H.,
2020 “Kurdish Women as Political Agents: Kurdish Political Movement, Gender Equality, and Women’s Freedom”, in ÇAĞLAYAN H., *Women in the Kurdish Movement*. Palgrave Macmillan, Cham, pp.59-94.
2012 “From Kawa the Blacksmith to Ishtar the Goddess: Gender Constructions in Ideological-Political Discourses of the Kurdish Movement in post-1980 Turkey”, *European Journal of Turkish Studies*, [Online], 14 | 2012, Online since 18 January 2013, connection on 15 November 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ejts/4657>.
- DAYAN-HERZBRUN S.,
2012 “Femmes du Liban et de la Palestine dans la lutte armée”, in CARDIN C., PRUVOST G., *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, pp.120-137.
- DELLA PORTA D.,
2013 *Clandestine Political Violence*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.
- DORLIN E.,
2017 *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte.
- ESEN N.,
2002 *Özgür Yaşamla Diyaloglar*, Istanbul, Çetin Yayınları.
- FILLIEULE O., SOMMIER I., MASCLET C., BEROU D.,
2018 *Changer le monde, changer sa vie. Enquête sur les militantes et les militants des années 1968 en France*, Arles, Actes sud, 2018.
- GROJEAN O.,
2010 “ ‘Les aléas d’un terrain comme révélateurs de sa structuration’. Gestion et objectivation d’une relation d’enquête sur une mouvance radicale et transnationale”, *Revue internationale de politique comparée*, vol.17, n°4, pp.63-76.
2013 “Théorie et construction des rapports de genre dans la guérilla kurde de Turquie”, *Critique internationale*, vol.60, n°3, pp.21-35.
2019 “Penser l’engagement et la violence des combattantes kurdes : des femmes en armes au sein d’ordres partisans singuliers”, in GUIBET LAFAYE C.,

- FRENOD A. (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*, Paris, Presses de l'Inalco, pp.143-160.
- GUIBET LAFAYE C.,
2023 “Évolution générationnelle des facteurs de l'engagement au PKK”, *Metabasis*, “Bouc émissaire, politique et pouvoir”. [À paraître.]
- GUILLEMET S.,
2017 “ ‘S’organiser au maquis comme à la ville’. Les femmes kurdes au Comité des révolutionnaires du Kurdistan Iranien (Komala) et au Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK)”, *Confluences Méditerranée*, n°103, pp.65-79.
- HAMELINK W., WEISS N., BEGIKHANI N.,
2018 “Theorising women and war in Kurdistan: A feminist and critical perspective”, *Kurdish Studies*, 6(1), May, pp.5-30.
- HARDI Ch.,
2013 “Women’s activism in Iraqi Kurdistan: Achievements, shortcomings and obstacles”, *Kurdish Studies*, 1(1), September, pp.44-64.
- HARDT M., NEGRI A.,
2000 *Empire*, Paris, Exils.
- KEARL M. C.,
1989 *Endings: A Sociology of Death and Dying*, Oxford University Press.
- JOUNOT Y.,
2013 *Prévention de la radicalisation*, rapport au titre du Secrétariat Général de la Défense et de la Sécurité Nationale (SGDSN), Confidentiel Défense, 30 octobre 2013, <https://static.mediapart.fr/files/2016/01/12/295128767-rapport-jounot.pdf>.
- KARIMI F.,
2020 “Les militantes kurdes du Komala. De l’espace domestique à la lutte armée : motivations et obstacles”, *Les cahiers du CEDREF*, 24 | 2020, <http://journals.openedition.org/cedref/1313>, pp.45-67.
- KLEIN J.,
2001 “En-gendering Nationalism: The Women Question in Kurdish Nationalist Discourse of the Late Ottoman Period”, in MOJAB S. (ed.), *Women of Non-State Nation: The Kurds*. Costa Mesa, CA, Mazda.
- LAPERRIERE A.,
1997 “Les critères de scientificité des méthodes qualitatives”, in POUPART J. et al. (dir.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville (Québec), Gaëtan Morin éd., pp.376-389.
- LEGROS P., HERBÉ C.,
2006 *La mort au quotidien*, Toulouse, Érès.
- MENTRE F.,
1920 *Les générations sociales*, Paris, Bossard.
- MOJAB S. (ed.),
2000 “Vengeance and Violence: Kurdish Women Recount the War”, *Canadian women Studies*, vol.19, n°4, pp.89-94, <https://cws.journals.yorku.ca/index.php/cws/article/view/7936/7067>.
2001a “Women and Nationalism in the Kurdish Republic of 1946”, in MOJAB S. (Ed.), *Women of a Non-State Nation: The Kurds*, Costa Mesa, CA: Mazda Publishers, pp.71-92.
2001b *Women of Non-State Nation: The Kurds*, Costa Mesa, CA: Mazda.

- 2004 “No Safe Haven: Violence against Women in Iraqi Kurdistan”, in GILES W. (ed.), *Sites of Violence: Gender and Conflict Zones*, University Press Scholarship Online, California Scholarship Online, June 2004, DOI: 10.1525/california/9780520230729.003.0005, pp.108-133.
- ÖCALAN A.,
1983 *La question de la personnalité au Kurdistan*, lieu de publication inconnu, éditeur inconnu.
1992 *Kadın ve Aile Sorunu* (ed. S. Erdem) [Woman and Family Question], Istanbul, Melsa Yayınları.
1999 *Kürt Aşkı* [Kurdish Love], Istanbul, Aram.
- PAGIS J.,
2014 *Mai 68. Un pavé dans leur histoire*, Paris, Les Presses de Sciences Po.
- PETEET J. M.,
1991 *Gender in crisis*, Columbia, Columbia University Press.
- PKK
1993 [1978] (*Path towards Kurdistan Revolution – Manifesto*), 5th Ed., Cologne, Weşanên Serxwebûn.
- ROMERO DELGADO M., FERNANDEZ VILLANUEVA C.,
2011 “Mujeres en las “guerrillas” peruanas de finales de siglo XX”, *Cuestiones de género : de la igualdad y la diferencia*, n°6, pp.181-203.
- ROSTAMPOUR S.,
2020 “Front de guerre. Un temps pour la transgression de genre en Turquie ?”, *Les cahiers du CEDREF*, 24, pp.69-89.
- SHAHIDIAN H.,
1997 “Women and Clandestine Politics in Iran, 1970-1985”, *Feminist Studies, Feminist Studies, Inc.*, vol.23, n°1, Spring, pp.7-42.
- TARRAGONI F.,
2012 “Se radicaliser au pays des radicalités : les bifurcations populaires au Venezuela de Chávez”, *Lien social et Politiques*, 68, pp.101-117.
- TRAÏNI Ch.,
2009 “Choc moral”, in FILLIEULE O., MATHIEU L., PECHU C. (dir), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Science Po, pp.101-107.
- TRONTI M.,
2016 *Ouvriers et capital*, Genève, éd. Entremonde, [1964].
- VOLLER Y.,
2014 “Countering violence against women in Iraqi Kurdistan: state-building and transnational advocacy”, *International Journal of Middle East Studies*, 46(2), pp.351-372.
- YÜKSEL M.,
2006 “The Encounter of Kurdish Women with Nationalism in Turkey”, *Middle Eastern Studies*, 42(5), pp.777-802.

Annexe 1

<i>Pseudonyme</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>	<i>Cohorte</i>	<i>Années d'engagement</i>	<i>Âge d'entrée dans le parti</i>
Sarah	F	50	C 1	1989	23
Bia	F	48	C 1/C 2	1989	21
Soraya	F	49	C 2	1991	24
Dikali	F	46	C 2	1993	23
Myrtille	F	44	C 2	1993	21
Belinha	F	43	C 2	1990	18
Sostrate	F	42	C 2	1992	17
Chara	F	42	C 2	1992	16
Hayet	F	41	C 2	1991	14
Vickie	F	40	C 2	1990	13
Nemesis	F	40	C 2	1992	12
Irène	F	40	C 2	-	-
Rosana	F	40	C 2	1992	14
Sofiana	F	38	C 2	1993	15
Gentiane	F	38	C 3	2001	23
Yasmin	F	37	C 2	1993	17
Manoala	F	37	C 2	1992	13
Alexia	F	34	C 3	2003	21
Rosalina	F	34	C 3	Début des 2000's	17
Victoria	F	34	C 3	2004	22
Olga	F	33	C 3	1999	16
Beyza	F	32	C 3	2013	28
Lilas	F	31	C 3	2005	20
Briseis	F	-	C 3	2005	-
Coline	F	30	C 3	2009	23
Vanessa	F	27	C 3	2009	19
Idra	F	23	C 3	2013	19
Primevère	F	22	C 3	2013	19

Résumé structuré

Présentation et objectifs de l’étude : Cet article se donne pour objectif d’interroger la fonction dévolue à la promotion de l’émancipation des femmes par le biais de l’engagement dans la lutte armée kurde du *Partiya Karkerên Kurdistan* (PKK) des années 1990 à aujourd’hui.

Approche théorique : La réflexion proposée s’inscrit dans un cadre interactionniste et compréhensif visant à élucider la conjonction des facteurs macro, méso et micro-sociologiques sur les trajectoires individuelles d’engagement des femmes kurdes au sein du PKK. Il s’est agi d’appréhender la réappropriation et l’impact des discours développés par A. Öcalan relatifs à l’émancipation des femmes par la lutte armée (niveau méso) sur ces trajectoires (niveau micro). L’analyse de ces interactions se double de la prise en compte de l’évolution des facteurs intergénérationnels de l’engagement au sein des cohortes qui ont nourri les rangs du PKK à partir de la référence à la notion de «générations sociales» (Mentré, 1920) (niveau macro), c’est-à-dire de la participation aux mêmes événements et aux mêmes expériences dans les années de formation au sein d’un «même cadre de vie historico-social».

Aspects méthodologiques : Afin de saisir ces interactions, nous avons mené, entre mars 2016 et mars 2017, une enquête de sociologie qualitative auprès de 28 femmes et 36 hommes engagé·e·s au sein du PKK, soit au moment de l’enquête soit antérieurement pour dix entre elles et eux. Toutes les personnes rencontrées sont originaires de Turquie. Ce choix méthodologique a été opéré à des fins d’homogénéisation du groupe d’enquêté·e·s et pour des raisons de pertinence quant à l’étude du contexte macrosocial et historique de la Turquie. Les entretiens semi-directifs ont été menés en face-à-face, en turc ou en kurde (Kurmanji). Ils étaient structurés en plusieurs phases : la première consistait à faire retracer à l’enquêté·e son parcours de vie. Dans un deuxième temps, il s’agissait de saisir plus spécifiquement les motifs et motivations de son engagement, son exposition à la répression, le sens qu’elles et ils donnaient à leur engagement ainsi que les aspects normatifs de ce dernier. Dans un troisième temps, on s’efforçait de saisir les événements décisifs susceptibles d’avoir marqué sa trajectoire ainsi que son interprétation de certaines attaques récentes dites terroristes en Turquie, notamment celles des Faucons de la liberté au Kurdistan (*Teyrênbazê Azadiya Kurdistan* - TAK) ou de l’État islamique. Enfin, les caractéristiques sociodémographiques des enquêté·e·s étaient recueillies.

Structure de l’étude : L’article s’amorce par un état de l’art sur la place des femmes au sein des guérillas armées kurdes puis par une présentation méthodologique de l’enquête réalisée. Nous montrons ainsi que l’intérêt académique pour les femmes kurdes s’est d’abord déployé à partir du prisme du nationalisme pour se voir récemment réapproprié par les études de genre. Nous présentons ensuite les trois cohortes d’engagement émergeant de notre enquête : la première coïncide avec les premières années d’émergence du Parti (1978-fin des années 1980) ; la deuxième correspond à une période d’intensification du conflit entre l’État turc et les mouvements autonomistes kurdes au cours des années 1990 ; la troisième s’initie à la suite de l’arrestation d’A. Öcalan le 15 février 1999. Nous envisageons enfin l’évolution de l’appropriation féminine du paradigme de l’émancipation des femmes par la guérilla à travers ces cohortes.

Discussion et résultats : Ces analyses ont permis de mettre en évidence l'incidence tardive, c'est-à-dire seulement à partir des années 2000, de l'idéologie de l'émancipation des femmes sur les trajectoires individuelles d'engagement de ces dernières. Dans les décennies antérieures, en particulier au cours des années 1990, ce paradigme s'avère bien moins prégnant que les effets de l'oppression et de la violence de la répression étatique turque. La construction du sujet politique féminin s'opère d'abord autour du discours marxiste-léniniste de la lutte des classes (années 1980) puis en réaction à la violence d'État (années 1990) et, dans la troisième génération, autour du paradigme du féminisme (années 2000). Ainsi l'aspiration à l'émancipation se nourrit de motifs distincts selon les générations d'entrée au PKK. Les femmes du PKK sont devenues "féministes" *au sein de* l'organisation plutôt qu'elles ne l'ont rejointe afin de promouvoir cette idéologie, en particulier avant les années 2000. Elles se sont approprié *a posteriori* et au sein du mouvement kurde ce paradigme au titre de vecteur de leur engagement. S'appuyant sur cet idéal émancipateur, elles ont procédé à une reconstruction biographique de soi à partir d'une identité genrée et en tant que femmes "émancipées". Enfin, la conversion du PKK en "parti des femmes" procède d'une inversion de son idéologie originelle consistant désormais à affirmer que «les femmes doivent être libérées pour que la domination sociale soit abolie».